



Conférence donnée au cours de la session 2007 des Semaines Sociales de France, "Vivre autrement pour un développement durable et solidaire"

Construire des ponts vers l'à-venir

LUC FERRY*

Changer de cap, préparer l'avenir et affronter la question difficile du développement durable suppose à mes yeux deux conditions. La première est que nous ayons des valeurs qui ne se réduisent pas aux valeurs morales formelles. Comme le dit Paul Thibaud, en une formule brève mais fort profonde et fort juste, la société dans laquelle nous vivons – société libérale sociale démocrate – c'est les droits de l'homme plus le marché. Droits de l'homme et marché, c'est formidable certes, mais totalement insuffisant. Pour changer de cap, il faut être capable – et toute la difficulté est là – de définir une autre direction. On ne peut pas changer de cap négativement. Il faut des valeurs au-delà de la morale, c'est-à-dire des valeurs spirituelles, que cette spiritualité soit religieuse ou laïque, croyante ou agnostique, peu importe ici. Il nous faut être en mesure de définir un projet qui permette de vivre ensemble, un horizon de vie. Les droits de l'homme visent la pacification du monde mais ils ne donnent aucun sens à l'existence, dans les deux sens du terme : aucune direction et aucune signification. La deuxième condition pour changer de cap, c'est d'être en mesure d'avoir une efficacité sur le cours du monde. On ne peut le faire si on n'a pas une barre qui tient la route et permet de guider le bateau. Il faut donc être capable de mettre en œuvre une politique qui agisse, qui change les choses. Or sur deux aspects – la question du sens et la question de l'efficacité sur le monde – nous sommes en grandes difficultés aujourd'hui. Je ne le dis pas par volonté d'être pessimiste. Je n'ai aucune envie d'entonner l'air du déclin ou de tenir un discours désespérant. Je suis plein d'espoir et d'optimisme – souvenons-nous de la définition de Bernanos : « l'optimiste est un imbécile heureux, le pessimiste est un imbécile malheureux ». Mais si nous voulons vraiment affronter les défis du développement durable et du rapport à l'avenir de manière lucide, il ne faut pas nous dissimuler la difficulté de la situation à laquelle nous devons faire face.

Ecologie et passions négatives

Certains diront que cela va beaucoup mieux. Le Grenelle de l'environnement ou ces Semaines Sociales en témoignent : la prise de conscience concernant l'environnement, le développement durable et le principe de précaution semble en bonne voie. Je pense pourtant que l'écologie aujourd'hui est beaucoup trop animée par des passions négatives pour être capable de définir à elle seule un horizon positif. Quelle que soit la bonne volonté des uns et des autres – que je ne mets nullement en cause – l'écologie s'appuie essentiellement sur ce que Spinoza appelait des « passions tristes », et non pas des passions joyeuses. Le plus grand théoricien de l'écologie, Hans Jonas, l'avait d'ailleurs dit dans son livre *Le principe responsabilité* : pour l'essentiel elle s'appuie sur la peur. Or aujourd'hui nous avons peur de tout. Nous avons peur du

* **Luc Ferry** est philosophe, ancien ministre de la Jeunesse, de l'Éducation nationale et de la Recherche de 2002 à 2004. Ses derniers ouvrages parus sont : *Apprendre à vivre. Traité de philosophie à l'usage des jeunes générations*, Plon, 2006, prix Aujourd'hui ; *Apprendre à vivre : traité de philosophie* en 4 CD audio (Frémeaux et Associés, 2006) ; *Kant*, Grasset, 2006 ; *Vaincre les peurs*, Odile Jacob, 2006 ; *Familles je vous aime. Politique et vie privée à l'âge de la mondialisation*, XO éditions, 2007.

tabac, de l'alcool, du sexe, des poulets, des côtes de bœuf, des nano-technologies, de la Turquie, de la mondialisation, des délocalisations, des OGM, de l'effet de serre, du réchauffement climatique et de mille choses encore. Nous sommes animés par la peur. Et lorsque cette passion de la peur prolifère au sein d'un Etat Providence, elle devient la passion de la protection. Par ailleurs – et c'est un fait nouveau – sous l'effet des passions nouvelles déchaînées par l'écologie et le pacifisme, nous avons déculpabilisé la peur. Rappelons-nous ce que l'on nous disait dans les familles il y a trente ou quarante ans : avoir peu du noir était le signe de l'infantilisme ; il fallait dépasser sa peur pour devenir adulte, avoir du courage, prendre sur soi afin de se porter au secours d'une personne faible agressée dans un lieu public. Aujourd'hui, la peur n'apparaît plus comme une passion honteuse mais comme le premier pas de la prudence, voire de la sagesse, nous dit Hans Jonas. C'est grâce à elle que nous prenons conscience des dangers qui pèsent sur l'environnement. C'est sans doute vrai et à certains égards peut-être une bonne chose. Mais la peur et la passion de la protection ne suffisent en aucun cas à définir un projet positif. Nous sommes aujourd'hui en grandes difficultés tant sur la définition du sens de l'histoire que nous voulons construire que sur l'efficacité de l'action des humains pour deux raisons fondamentales : la déconstruction depuis plus d'un siècle de tous les principes traditionnels du sens, et la mondialisation, qui rend l'action politique extrêmement difficile et très peu efficace.

Les effets d'un siècle de déconstruction

Nous avons vécu un siècle – le XXe siècle – qui ne ressemble à aucun autre connu jusqu'à ce jour dans l'histoire de l'humanité. Tout a été déconstruit : la tonalité en musique, les principes des arts plastiques, notamment la figuration, les principes traditionnels du roman, notamment la chronologie ou la psychologie des personnages. Nous avons déconstruit toutes les figures et les valeurs traditionnelles, morales ou religieuses, de ce que l'on appelle le « sur-moi ». Ces valeurs restent partagées bien sûr par un grand nombre, mais elles sont singulièrement fragilisées. Elles sont devenues des colosses aux pieds d'argile. Ce siècle de déconstruction a eu deux bannières : la vie de bohème et l'avant garde. La vie de bohème est une idée magnifique, en tout cas amusante, apparue dans les années 1850. Le premier livre à en parler, pour l'opposer à la vie traditionnelle des bourgeois, est celui d'un auteur allemand émigré en France et guère lu aujourd'hui : Henry Murger, *Scènes de la vie de bohème* (1847). On se souvient surtout de l'opéra de Puccini qui en fut inspiré. Dans ce livre, Murger décrit la vie des étudiants qui vivent dans les soupentes des immeubles parisiens : des jeunes gens volontiers sans argent, qui ne recherchent pas la réussite sociale et vivent dans la marginalité. Ils vivent l'art pour l'art, comme on dit déjà à l'époque. Ils se donnent des noms passés depuis dans le langage courant : les « j'm'en foutistes », les « hydropathes », les « fumistes », les « incohérents »... Tous vont se regrouper sous la bannière de l'avant-garde. L'avant-garde pose par principe qu'il faut déconstruire la tradition et le passé, « faire table rase » de tous les héritages et patrimoines dans le but d'innover radicalement. Au nom de l'innovation absolue, le XXe siècle a ainsi anéanti, du moins profondément fragilisé, toutes les valeurs spirituelles. Il ne s'agit pas de réfléchir ici en croyant, mais de penser à l'ensemble de la société dont les valeurs, nous l'avons dit, se réduisent aujourd'hui pour l'essentiel au marché plus les droits de l'homme, valeurs au mieux économiques et morales, mais certainement pas spirituelles.

Voilà donc la situation qui est la nôtre à la fin de ce gigantesque siècle de déconstruction. Nous avons de ce fait beaucoup de difficultés à apercevoir les principes de sens, les valeurs spirituelles autour desquelles nous pourrions reconstruire un projet collectif. Les valeurs morales communes aujourd'hui, telles qu'elles se sont incarnées dans le républicanisme français, la morale kantienne, l'idéologie des droits de l'homme de 1789, se résument finalement en une seule : le respect d'autrui. Ma liberté doit s'arrêter où commence la liberté des autres : tel est le principe fondamental de la morale moderne dans laquelle nous communions pour l'essentiel presque tous. C'est certes formidable mais totalement insuffisant pour penser les questions existentielles. Par exemple : à quoi cela sert-il de vieillir ? Vieillir n'a aucun rapport avec les droits de l'homme et le respect d'autrui. Ce n'est pas une question morale. Nous pouvons vivre comme un saint laïc ou croyant, respecter autrui de la façon la plus parfaite qui soit, cela n'empêchera pas de vieillir. Autre exemple : le deuil d'un être aimé – probablement pour la plupart d'entre-nous la question cruciale aujourd'hui pour des raisons sur lesquelles je reviendrai plus loin. Le deuil d'un enfant qui se tue dans un accident de la route ou d'un être cher qui a une maladie grave et meurt n'est pas une question morale ou une question de respect d'autrui. Nous avons besoin de spiritualité pour penser ces questions existentielles qui ne se réduisent ni au marché ni aux droits de l'homme. Tout homme, qu'il soit croyant ou pas, comme c'est hélas mon cas, a besoin de réfléchir à ces questions non pas de moralité ou de droits de l'homme

mais de spiritualité, ou de sagesse ou de sens. Ce que justement, après un siècle de déconstruction acharnée, notre univers démocrate et libéral ne nous fournit plus.

La mondialisation, une longue histoire

La mondialisation libérale rogne les ailes de l'action collective de façon telle que le problème numéro un aujourd'hui est celui de l'efficacité de l'action. On ne cesse de le dire et chacun peut le constater : on a du mal à réformer la société française. Mais c'est vrai pour toutes les sociétés occidentales libérales. Pour comprendre la mondialisation et ses effets, il nous faut repartir d'un peu loin dans l'histoire. Il y a eu en réalité deux mondialisations. La première est née du premier discours de l'histoire de l'humanité à pouvoir sérieusement prétendre à l'universalité : le discours de la révolution scientifique. Celle-ci se déploie entre le XVI^e et le XVIII^e, à partir du tournant symbolique du procès de Galilée, puis avec Newton (la gravitation universelle) et chez nous en France Descartes (le principe d'inertie). Malgré son nom, la religion catholique, comme toutes les religions, ne vaut que pour un coin du monde au XVIII^e siècle. Au fin fond de la Chine ou de l'Inde à l'époque, elle ne signifie rien. Peut-être a-t-elle une vocation à l'universalité, comme veut le dire probablement le mot catholicisme, mais de facto, ses discours, ses valeurs, ses symboles sont liés à un coin du monde, si grand soit-il. Nous voyons d'ailleurs bien aujourd'hui que le monde est davantage divisé par les religions que regroupé. A l'inverse, le discours scientifique et technique qui apparaît au XVII – XVIII^e siècle va s'étendre sur toute la planète. Le principe d'inertie, que Descartes formule le premier, vaut pour les riches comme pour les pauvres, pour les aristocrates comme pour les roturiers, à Londres, à New York ou Pékin comme à Paris.

Avec la révolution scientifique, se met en place un double projet de domination du monde : domination intellectuelle, théorique, et domination pratique – projet que les écologistes critiquent sérieusement aujourd'hui, inquiets de l'arrogance anthropocentriste de la révolution scientifique. Rappelons que pour un homme du Moyen Age, le monde était traversé par des forces occultes que les alchimistes essayaient de maîtriser, pour transformer le plomb en or par exemple. Ce monde ressemblait aux contes de fée de notre enfance où, la nuit, les arbres retirent leurs racines de la terre et se mettent à parler et marcher. On croyait alors à une âme du monde, comme le disaient déjà Platon puis les stoïciens. Cette idée restera dominante jusqu'à cette période du XVIII^e que le grand sociologue allemand Max Weber a appelé le désenchantement du monde. La science va en effet désenchanter le monde. Elle va déclarer qu'il n'y a pas mystère dans la nature, qu'elle n'est pas habitée par des petits dieux ou des forces invisibles et occultes. La science va postuler que la nature est parfaitement intelligible, sinon en fait, du moins en droit. Tout doit pouvoir être expliqué. Du coup, étant capable de dominer intellectuellement la nature, on va pouvoir l'utiliser pour réaliser sans vergogne les finalités de l'humanité. Si l'arbre ne parle pas, ne marche pas la nuit, s'il n'est pas habité par un dieu des arbres, je peux le brûler dans la cheminée pour me chauffer ou le transformer en meuble ou en instrument de musique. Il n'y a là rien de sacré, donc pas de sacrilège. La nature est désenchantée. Remarquons qu'en Afrique, il y a encore des petits dieux partout dans la nature : de la pluie, du foyer, du feu. Chez nous, il n'y en a plus.

Mais – et c'est là le fond du sujet pour comprendre le temps présent – à l'époque des Lumières, cette domination du monde n'est pas une fin en soi. Il ne s'agit pas d'arrogance humaniste. Il ne s'agit pas de dominer le monde pour le plaisir de montrer son pouvoir, mais de rendre les hommes plus libres et plus heureux. L'évènement qui a marqué tous les esprits au XVIII^e, ce furent les 30000 morts de Lisbonne lors du tremblement de terre de 1755. Relisez *Candide* de Voltaire. Tous les grands esprits de l'époque considèrent la nature comme mauvaise et cruelle. Mais ils se disent que grâce aux sciences et des techniques, les hommes vont pouvoir la dominer et échapper aux catastrophes qu'elle inflige aux êtres humains. La domination de la nature dans l'esprit des Lumières est assujettie à une idée transcendante, extérieure à la domination pour la domination : la liberté et le bonheur. A l'époque, cela s'appelle l'idée du progrès.

Que se passe-t-il aujourd'hui pour la deuxième mondialisation ? Tout a changé. En effet, au XIX^e mais surtout au XX^e siècle, le projet scientifique et technique des Lumières a chuté, au sens religieux ou platonicien du terme. Il est en effet tombé dans une société de compétition généralisée que l'on nomme capitalisme, libéralisme, mondialisation. Du coup le progrès a une autre signification et un autre moteur qu'au XVIII^e siècle. Nous sommes entrés dans une société de compétition tous azimuts : entre les entreprises privées, entre les peuples, entre les cultures, entre les universités, entre les laboratoires scientifiques... De telle sorte que nous ne progressons plus, comme pouvaient le penser Voltaire, Diderot ou d'Alembert, en nous approchant d'un monde de liberté et de bonheur, mais par l'effet mécanique,

automatique, aveugle de la compétition. Les entreprises parlent de benchmarking pour désigner ce processus de comparaison permanente avec ce que font les concurrents. Le fabricant de téléphone portable sait que si le produit qu'il mettra sur le marché dans trois mois n'est pas supérieur à celui qui est actuellement dans nos poches, il sera balayé par la concurrence et sombrera. C'est la même réalité pour tous les produits ouverts à la compétition. L'image qui décrit le mieux le monde dans lequel nous vivons désormais, c'est le gyroscope – mon père m'en avait offert un quand j'avais cinq ans, et je me demandais à quoi pouvait bien servir ce joli et lourd objet en métal doré, qui doit simplement tourner sur son axe pour ne pas tomber. Notre monde aussi doit tourner pour ne pas tomber. Mais pas plus que le gyroscope n'a idée des raisons pour lesquelles il doit tourner, notre monde n'a idée des raisons pour lesquelles il doit avancer sans cesse. Le malheureux chef d'entreprise sait qu'il faut qu'il progresse, mais il ne sait pas vers quoi ni pourquoi. Il sait juste que, dans une logique économique et sociale darwinienne, ne pas progresser, c'est mourir.

Les quatre conséquences de la mondialisation libérale

La mondialisation économique libérale a quatre conséquences - dont chacune mériterait une année de séminaire ! Ensemble, elles posent dans toute leur ampleur la question du développement durable et celle de l'efficacité sur le monde, quand bien même nous aurions un projet collectif censé – ce qui est loin d'être le cas. Première conséquence : la disparition du sens de l'histoire. Notre histoire paraît ne plus avoir aucun sens dans la mesure où les foyers de la compétition sont disséminés partout sur la planète. Personne ne sait d'où va venir l'innovation et pourquoi. Qui aurait prévu il y a vingt ans la révolution Internet et ses effets éthiques, sociaux, économiques ? Personne. Personne ne peut non plus avoir une visibilité de l'évolution de l'histoire dans le contexte compétition mondialisée dans lequel nous vivons.

Seconde conséquence : aucun chef d'Etat, si puissant soit-il, ne contrôle l'histoire. L'histoire nous échappe de toutes parts. Nos politiques ont toutes les peines du monde à mettre en œuvre même des projets de bon sens élémentaire. Voyez le destin du passionnant rapport de Michel Camdessus. On dit manque de courage de la part des politiques : oui sans doute, mais manque d'emprise sur le monde surtout. Une image qui mérite toute notre attention revient sans cesse, par exemple dans les débats à propos des OGM : c'est celle de Frankenstein ou de l'apprenti sorcier. Ces mythes anciens d'origine religieuse¹ sont d'une très grande profondeur. Ils disent la crainte de la dépossession, la crainte que la créature échappe à l'emprise de son créateur. De la même façon que le petit grain de maïs créé par un chercheur scientifique menace de lui échapper et de dévaster la création, du moins les cultures environnantes, les produits de l'activité humaine échapperaient peu à peu au contrôle de l'espèce qui les a pourtant créés. Cette idée de perte de maîtrise hante nos esprits à propos des marchés financiers, d'Internet, du climat ou de l'audimat. Il n'y a pas de chef d'orchestre, seulement une logique de bans de poissons : tous d'un côté, puis tous de l'autre. Les altermondialistes imaginent parfois que derrière les marchés financiers, il y aurait des puissants – les mythiques 200 familles – qui tireraient les ficelles, tout comme il y aurait des marionnettistes derrière les uns de la presse ou des journaux télévisés. Mais si c'était vrai, ce serait une bonne nouvelle. En fait, les marchés financiers ou la logique de l'audimat sont des processus anonymes et aveugles. Ce sont des « procès sans sujet », ce qui est beaucoup plus inquiétant. Ces processus nous échappent. Comment reprendre la main sur le cours du monde ?

Troisième conséquence : ce que Gilles Lipovetsky appelle « l'hyperconsommation », c'est-à-dire à la fois l'extrême individualisation de la consommation² et la consommation de tout, même de ce qui naguère n'entraînait pas dans cette logique comme l'école. Tout est potentiellement objet de consommation, ce que les altermondialistes appellent à juste titre la marchandisation du monde. Aujourd'hui nous consommons de l'école, des services publics, de la politique – spectacle éminemment distrayant –, de la religion, avec des produits dérivés, de la culture, de la philosophie. Nous arrivons là au paradoxe majeur du XXe : ce ne sont pas les bohèmes, les avant-gardes qui voulaient « bouffer » du bourgeois ou Picasso qui ont changé le monde, c'est bien le grand capital – pour parler comme Georges Marchais dans les années 70. C'est bien la mondialisation libérale, pour parler comme aujourd'hui, qui accomplit véritablement le programme de la déconstruction. Car Marx avait raison : le capital, c'est la révolution permanente, la mobilité absolue. La conservation n'a pas de sens dans un univers libéral-capitaliste mondialisé. Le chef d'entreprise d'aujourd'hui est comme Picasso ou Duchamps : il a l'obligation lui aussi de faire en permanence table rase du passé et d'innover sans cesse. S'il ne le fait pas, il est mort. Qui d'ailleurs achète les tableaux d'art

¹ Celui de Frankenstein remonte au XVIe siècle, avant d'être repris par Mary Shelley.

² L'exemple de la télévision est emblématique : nous sommes passés en quarante ans d'une consommation familiale semi-collective, avec quelques chaînes à peine, à la profusion de chaînes et la multiplication des postes dans les familles.

contemporain ou d'avant-garde ? Certainement pas le prolétaire, qui même s'il en avait les moyens, achèterait sûrement autre chose. Ce sont au contraire les grands capitaines d'industrie de la mondialisation libérale.

La mondialisation libérale déconstruit les valeurs, spirituelles en particulier, et a besoin de le faire pour nous transformer en consommateur addictif : c'est la quatrième conséquence. Je m'explique. Je m'adresse à vous en républicain de droite – j'ai appartenu à un gouvernement de droite et je suis à bien des égards un libéral. Mais ce n'est pas pour autant que l'on doit être idiot ! On doit, au contraire, être le premier attentif aux méfaits et aux effets pervers du monde que l'on défend par ailleurs. Je dirai volontiers du libéralisme ce que Churchill disait de la démocratie : qu'il est le pire des systèmes à l'exception de tous les autres. Imaginons donc un chef d'entreprise « idéal-typique » au sens de Max Weber : un chef d'entreprise d'une soixantaine d'années, certainement de droite, déçu par la droite chiraquienne, satisfait de la présence à la présidence aujourd'hui d'un homme à poigne qui va peut-être pouvoir conduire des réformes. Ce même chef d'entreprise, quand il reçoit ses petits-enfants pour un goûter d'anniversaire, les trouve bien mal-élevés : ils ne savent pas dire bonjour, merci, au-revoir. Il les trouve mal habillés, pas très élégants. S'il entame une conversation avec eux, il s'aperçoit qu'ils n'ont pas même les connaissances minimums en matière d'histoire, de littérature, d'art... Si jamais il leur arrive d'écrire une lettre à leur grand-père, chance quasiment nulle, elle sera pleine de fautes d'orthographe et de grammaire. Ce chef d'entreprise considère que « ça décline ». Il lit les ouvrages de Nicolas Baverez et est bien d'accord avec lui. Certes, il n'a pas entièrement tort – c'est bien là le problème. Mais il n'a pas entièrement raison non plus. Ce que je voudrais lui dire en toute amitié, et avec tout le respect que j'ai pour lui : c'est qu'il est le principal responsable de la situation ! Pourquoi ? Tout simplement parce qu'il ne peut pas vouloir autre chose de que transformer mes enfants et ses propres petits enfants en consommateurs. Il faut bien que ces enfants achètent des téléphones portables pour que l'entreprise tourne. Or qu'est-ce que la consommation à l'état chimiquement pur sinon l'addiction. Le consommateur à l'état chimiquement pur est un drogué ; il est contraint d'augmenter les doses et de rapprocher les prises. C'est la définition du client idéal d'un supermarché ou de tout chef d'entreprise : quelqu'un qui irait plus souvent en supermarché et achèterait toujours plus. Mon ami chef d'entreprise idéal-typique voudrait donc que nous devenions tous comme cela., en permanence en état de manque. Il lui faut donc détruire dans nos têtes, et surtout dans celles de nos enfants, tout ce qui freine la consommation, c'est-à-dire les valeurs culturelles et spirituelles. Car nous le savons : plus on a une vie intérieure riche, moins on a besoin d'aller acheter des trucs inutiles ou idiots. Si mon arrière-grand-mère revenait sur cette terre et entraînait dans un grand centre commercial, elle trouverait toutes ces choses dégoulinantes de bêtises et d'obscénité. Elle considérerait que cela nous écarte des vraies valeurs qu'étaient pour elle les devoirs envers autrui et les devoirs envers soi-même. Je dis donc à mon ami chef d'entreprise : tu ne peux pas avoir le beurre et l'argent du beurre, c'est-à-dire l'enfant traditionnel, bien élevé, cultivé, porteur de valeurs morales et culturelles et en même temps l'enfant consommateur, zappeur. Les deux ne vont pas ensemble. Et c'est la croix du capitalisme.

Le mariage d'amour, valeur spirituelle nouvelle

Pourtant je demeure un libéral républicain de droite, et non un altermondialiste ou un partisan du retour à l'Ancien Régime. Je pense en effet que le capitalisme a « inventé » paradoxalement des valeurs spirituelles qui redonnent une nouvelle splendeur aux valeurs chrétiennes – en particulier la valeur chrétienne entre toutes : l'amour. Paradoxalement, par un biais profane, parfois un peu idolâtre, le capitalisme a réinventé l'amour, et de manière sublime à mes yeux. C'est ce qui le sauve et permet, je crois, de tracer un sens commun entre Chrétiens croyants et laïcs agnostiques comme moi. Comment ? C'est toute l'histoire de la famille moderne³.

Les historiens des mentalités comme Philippe Ariès et ses élèves⁴ nous l'ont appris : au Moyen-Age, on ne se mariait jamais par amour. On se mariait ou plutôt on était marié, et même pas forcément par ses parents mais par le village, comme en témoigne la pratique du charivari⁵. Le mariage, qui nous apparaît comme une question éminemment privée aujourd'hui, était alors une affaire collective. Que ce soit dans les maisons nobles ou paysannes, on était marié pour le lignage, c'est-à-dire la transmission du patrimoine et du nom, et pour des raisons économiques. La France était rurale, composée de communautés de

³ Sujet du dernier livre de Luc Ferry : *Familles je vous aime. Politique et vie privée à l'âge de la mondialisation* XO éditions, 2007.

⁴ cf François Lebrun, *La vie conjugale sous l'Ancien Régime*, Armand Colin, 1998.

⁵ On appelle le charivari cette pratique qui faisait que lorsqu'un homme était cocu, on l'asseyait à l'envers sur un âne, on lui jetait des légumes pourris à la figure, on lui faisait traverser le village, puis on le renvoyait dans sa maison avec sa femme, en tapant sur la maison pendant quarante huit heures pour rappeler la loi du mariage.

paysans ; il fallait des bras pour faire vivre la ferme. Les grands mythes amoureux de la littérature du Moyen Age, de l'amour courtois à Don Juan, sont tous les mythes de l'amour hors mariage. Quelquefois, les gens finissaient par s'aimer dans le mariage, mais c'était très rare. Le mariage d'amour, qui a bouleversé complètement nos vies et le rapport à l'autre, a été inventé en même temps que le salariat, nous dit un grand historien : Edouard Shorter⁶. Avec le salariat est en effet apparu le marché du travail. Les individus partis travailler dans les villes s'arrachent à leur communauté d'origine, à l'emprise de leur village comme celle du curé. C'est ce que montrent par exemple des études sur les petites bonnes bretonnes à Paris. En se retrouvant dans des villes anonymes, elles font l'expérience d'une formidable émancipation et se marient pour la première fois par affinités électives.

L'invention du mariage d'amour va avoir des conséquences gigantesques. Bien sûr, avec le mariage d'amour apparaît le divorce. Fondé sur le sentiment, le mariage devient forcément plus précaire. Mais il entraîne aussi une conséquence beaucoup plus positive : un formidable amour des enfants, comme il n'en avait jamais existé probablement dans l'histoire connue et attestée par écrit jusqu'à ce jour. Rappelons-nous par exemple des propos de Montaigne, homme ô combien estimable, écrivant à l'un de ses amis : « Cher ami, j'ai perdu deux ou trois enfants en nourrice ». Existe-t-il un père de famille aujourd'hui qui ne saurait pas combien il a perdu d'enfants ? Souvenons-nous encore de Rousseau qui abandonna ses cinq enfants, ou que Bach et Luther ont chacun perdu dix enfants. Cela faisait partie de l'ordre des choses. La perte d'un enfant était considérée comme beaucoup moins grave que la perte d'un adulte.

Avec le mariage d'amour, un nouveau rapport à autrui apparaît, une véritable sacralisation de la personne. Au fond, toute l'histoire moderne est caractérisée à la fois par la déconstruction, nous l'avons vu, de toutes les figures traditionnelles du sacré, de toutes les entités sacrificielles – ce pour quoi on a bien voulu donner sa vie en Europe : Dieu, la Patrie, la Révolution – et l'apparition à la place d'un sacré à visage humain. Les seuls êtres pour lesquels nous sommes prêts aujourd'hui à risquer, voire à donner nos vies, sont des êtres humains : nos enfants, ceux que l'on aime, et parfois même des humains que nous ne connaissons pas, ce dont témoigne l'élan humanitaire. Selon Max Weber, si l'on veut comprendre le modèle des valeurs traditionnelles, il faut penser au capitaine d'un navire qui coulait avec lui, même quand l'équipage et les passagers étaient évacués. C'était le code d'honneur du capitaine de vaisseau. Plus personne aujourd'hui ne veut mourir pour la coque du bateau. Nous n'acceptons de mourir que pour l'humain. Le sacré n'a donc pas disparu, il a pris aujourd'hui le visage de l'humanité. Non pas au sens où l'humanité serait épatante et se prendrait pour un dieu – ce qui pourrait paraître idolâtre à certains croyants. Mais ce sacré à visage humain peut être interprété de façon chrétienne ou christique : c'est ce que j'appelle en suivant Husserl la transcendance dans l'immanence. Cette transcendance de l'amour est au cœur de l'homme et porte sur quelque chose hors de lui.

Je ne suis pas, vous l'avez compris, un passionné de l'écologie politique, trop souvent fondée sur les peurs et le refus de la liberté humaine. Mais je dois lui reconnaître qu'elle est la seule à avoir su reformuler la question politique autour de l'importance donnée aux générations futures. La question politique aujourd'hui est bien : quel monde voulons-nous laisser à nos enfants ? Elle se pose de cette façon en raison même de l'histoire de la famille moderne. Au Moyen-Age, l'enfant avait très peu d'importance. C'était vrai aussi dans le monde aristotélicien, le monde grec. C'est encore le cas aujourd'hui dans les sociétés traditionnelles. La naissance de la famille moderne et l'amour des enfants, apparu en même temps que le mariage d'amour, ont conduit à une emphase sur les générations futures, qui porte à son tour une nouvelle conception du collectif. Le collectif se pose aujourd'hui non plus en terme de présent, mais en terme d'avenir. Voilà pourquoi la question de la dette publique, posée entre autres par Michel Camdessus dans son rapport, n'est pas une question comptable de gestionnaire aux petits pieds. C'est fondamentalement la même question : quel monde voulons-nous laisser à nos enfants ? Je crois que la politique toute entière est en train de se réorganiser autour de cette question. C'est là que nous pouvons trouver un sens collectif.

Reste bien sûr la question de l'efficacité politique. Je comprends que certains, comme Paul Thibaud, considèrent que la solidarité se vit dans le cadre de l'Etat Nation et que l'on n'a pas intérêt à lâcher la proie pour l'ombre européenne. Mais si l'on veut avoir une chance de reprendre la main sur la marche du monde, si l'on espère retrouver une certaine efficacité sur le cours du monde, il faut réfléchir à l'échelle au niveau de laquelle cela peut être possible. Cela ne peut plus être l'échelle de l'Etat Nation. C'est tout l'enjeu de l'Europe pour nous aujourd'hui.

⁶ *La naissance de la famille moderne*, Paris, Seuil, 1977

Débats*

– *Le principe de précaution vient-il uniquement de la peur et pensez-vous qu'il puisse avoir un aspect positif ?*

Luc Ferry : Tout le problème est de définir le principe de précaution. C'est comme le développement durable, nous sommes tous pour. Je n'ai jamais rencontré une personne favorable au principe d'imprudence ou pour le développement non tenable. La grande difficulté est bien de donner un contenu à ces principes d'un flou désarmant. Toute la question est de savoir comment on les définit, quel contenu politique concret, au sens noble du terme, on leur donne.

– *Comment laisser les jeunes accéder au désir, sans en faire pour autant des consommateurs ?*

Je ne cherche pas à supprimer le désir ni à nier certains bienfaits de la consommation. Je n'ai pas non plus donné une image uniquement négative de la mondialisation : je ne suis pas un altermondialiste. Je suis un homme de mon temps, je suis un libéral, je l'ai dit. Mais j'insiste aussi sur la nécessité de percevoir les effets pervers du système que par ailleurs on défend.

– *Vos remarques sur la spiritualité laïque ont intrigué une partie des participants. Comment définissez-vous la spiritualité et les valeurs laïques ou agnostiques, notamment pour penser la vieillesse ?*

Je donnerai deux exemples pour définir ce que j'entend par spiritualité laïque pour des non-croyants. Le premier se trouve dans la mythologie grecque, quand Ulysse s'attarde chez Calypso, une divinité secondaire, mais une femme merveilleusement belle. L'île de Calypso est, elle aussi, sublime. Calypso est folle amoureuse d'Ulysse et désire à tout prix le garder avec elle sur son île. Pour cela, elle lui promet l'immortalité et la jeunesse – Aphrodite ayant promis à un de ses amants l'immortalité sans la jeunesse, il s'était retrouvé progressivement vieillissant et desséché, de sorte que cela avait été une punition terrible. Mais Ulysse répond qu'il n'en veut pas ; il désire rentrer chez lui, pour être en accord avec l'ordre du cosmos. Pour lui, une vie de mortel réussie est préférable à une d'immortel ratée, loin de chez soi. Il y a là déjà une spiritualité sans Dieu, une spiritualité pour les mortels.

Deuxième exemple : la question cruciale qui nous touche tous ; celle du deuil d'un être aimé. Il y a alors trois attitudes : l'attitude des stoïciens et des bouddhistes, qui nous disent de ne pas nous attacher. S'attacher, c'est manquer de sagesse et se préparer les pires souffrances. Pratiquer l'amitié oui, la compassion oui, mais pas l'attachement. La deuxième attitude est celle de Jésus lors de la mort de Lazare. Jésus pleure, c'est important. L'Évangile nous dit aussi, assez crûment, que Lazare était tellement mort qu'il sentait mauvais – sa chair était corrompue. Jésus envoie alors ce message : l'amour est plus fort que la mort. Ce que Saint Augustin appelle l'amour en Dieu. Lorsqu'on aime en Dieu en effet – c'est le cas du mariage pour les croyants – on peut s'attacher car cet attachement n'est pas voué à la mort. Quand vous n'êtes ni Chrétien ni Bouddhiste, la question est : quel impératif de vie nous impose l'amour des autres, sachant qu'ils peuvent mourir ? On peut en tirer une sagesse de l'amour dès maintenant. On a ainsi intérêt à se réconcilier avec ses parents avant qu'ils ne meurent. J'appelle spiritualité laïque cette sphère de réflexion sur la sagesse de vie qui n'est réductible ni à la croyance ni à la morale.

– *Ne faut-il pas faire davantage confiance en la science ? La science ne sera-t-elle pas une des clés majeures du futur du développement ? Peut-on connaître le sens de l'histoire tant qu'elle n'est pas passée ? Peut-on vraiment contrôler l'histoire ? », demandent plusieurs jeunes participants.*

Certes les sciences vont nous aider à résoudre certains problèmes techniques écologiques. Je l'espère et j'en suis convaincu. Mais la science ne pose jamais de valeurs. Elle nous dit ce qui est mais jamais ce qui doit être. Par exemple, la science nous dit clairement aujourd'hui que fumer est mauvais, que cela donne le cancer et des maladies cardio-vasculaires en grand nombre. Mais sur la question de savoir si l'on préfère une vie courte, dangereuse mais intense et exaltante, ou une vie longue, bien protégée, en bonne santé mais ennuyeuse, la science ne peut rien nous dire. La question reste intégralement ouverte. La science pourra résoudre des questions techniques, mais elle ne pourra pas résoudre la question du sens ou celle du type de monde que nous avons envie de construire.

– *Autre remarque d'un jeune de 24 ans : Vous nous présentez une mondialisation négative. Laissez-nous le temps, à nous jeunes, de construire des valeurs pour aujourd'hui. Cela n'appartient pas qu'à nos pères et grands-pères.*

Que des jeunes imaginent qu'ils vont pouvoir inventer des valeurs, cela me fait toujours rigoler. On n'a pas inventé une seule valeur morale nouvelle depuis 2000 ans. Tout ce qu'on peut penser aujourd'hui en termes de valeurs morales et spirituelles est dans l'Évangile de Jean. Tout est dans le judaïsme et le

* La séance était présidée par **Bernard Ibal**, vice-président des Semaines sociales de France. **Blandine de Dinechin**, **Jean-Marie Brunot**, **François Desouches**, xxxxxxxxxxxxxxxx et **Aimé Savard**, rédacteur de la lettre des Semaines sociales de France ont relayé les questions des participants.

Vivre autrement pour un développement durable et solidaire

christianisme. Regardez comme le message christique est présent aujourd'hui, par exemple avec la parabole des talents. Le Christ nous dit que la dignité d'un être ne dépend pas de ce qu'il a reçu en partage à sa naissance, comme le pense le monde aristocratique, et en particulier le monde grec, mais qu'elle dépend de l'usage qu'il fait de ce qu'il a reçu. Autrement dit la dignité d'un être ne dépend pas de la nature, mais de la liberté, de l'usage libre des talents reçus. Nous sommes là à l'origine de l'idée moderne d'égalité et de liberté. Le Christ nous dit au fond qu'un petit trisomique 21 a autant de valeur morale qu'Einstein.

Il n'y a pas de valeurs nouvelles. Les valeurs, nous les avons en partage depuis des siècles et des siècles. Nous avons de ce point de vue intérêt à sortir de cette attitude d'arrogance de l'enfant roi. Je suis très sévère, c'est vrai, à l'égard de ce jeunisme dont on nous rebat les oreilles et qui donne à penser qu'être jeune donnerait le droit d'être ingrat à l'égard des générations passées. Veuillez m'excuser mais un jeune de 10 ans n'est ni un grand écrivain, ni un grand peintre, ni un grand chef d'entreprise. Il peut être mignon comme tout – je le sais moi qui adore mes enfants. Mais il faut sortir, chers jeunes, du syndrome de Peter Pan, et accepter que le monde des adultes, quand il est réussi, soit plus riche, plus profond, plus intéressant et plus intense que le monde des enfants.